

n'en était que plus triste, et le pauvre Leblanc, à ce spectacle et aux souvenirs qu'il évoquait dans son esprit, ne pouvait retenir une larme qui allait sécher dans le sillon des rides creusées encore plus profondément par ses dernières infortunes. Alors il s'accusait intérieurement de faiblesse. Oserait-il murmurer contre les desseins insondables de la Providence? Non ; son cœur était trop sincèrement religieux pour cela, et se courbant de nouveau sur sa tâche interrompue, il s'écriait dans un élan de résignation chrétienne : Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !

N'avait-il pas des adoucissements à l'amertume de son malheur ? D'abord l'amitié de Doiron, une de ces amitiés sincères qui deviennent encore plus étroites sous l'étreinte de l'adversité ; une de ces amitiés franches et fortes comme il en naît dans la simplicité et l'atmosphère pure des champs ; une amitié qui ne cesse qu'avec la mort et qui, même, se continue au-delà, pour celui qui survit. Puis, l'amour de Céleste, un bonheur qu'il n'eût pas osé rêver dans le coup qui le frappait. Cette épave qui flottait n'était elle pas assez pour le consoler du naufrage ? L'amour de Céleste était la plus grande ambition de sa vie. Il était sûr maintenant de le posséder. Qu'avait-il à désirer de plus, si la jeune fille consentait à partager son sort ? Il avait l'espérance de pouvoir vaincre le dernier obstacle qui s'opposait à la réalisation de leurs vœux les plus chers. Certes l'évêque serait sensible à leur malheur, à la constance de leur amour, et finirait par se laisser fléchir.

M. Leblanc avait pu remplir tous ses engagements et sauver encore quelque chose du désastre : des meubles auxquels il tenait beaucoup, son cheval, son buggy. Il lui était même resté une petite somme d'argent qu'il avait confiée à son ami, et qu'il réservait pour plus tard, en cas de besoin. Comme l'exploitation de la ferme de M. Leblanc avait amené à M. Téléphore Doiron, un surcroît de besogne et d'engagés, Nanette n'avait pas eu de peine à trouver immédiatement de l'emploi chez lui. Céleste elle-même venait régulièrement chaque semaine donner un coup de main au lavage et au repassage, de sorte que M. Leblanc n'était pas aussi isolé qu'il eût pu le craindre. Tous ses amis étaient autour de lui. Ses plus beaux jours étaient ceux où Céleste venait à la maison. Ils avaient alors de longs entretiens qui lui paraissaient toujours trop courts, et dans lesquels il s'attardait plus d'une fois après les repas avant de retourner aux champs.

Dominique venait aussi de temps en temps sur la ferme, avec la voiture de marchandises ; il n'osait presque plus parler à Céleste ; elle